

Au commencement, il y a la honte. Elle plane à l'intérieur de toi, insaisissable et délétère. Un cancer, une méduse, qui t'habite, te constitue. Un putain d'alien dont l'existence est entièrement vouée à pourrir la tienne, à s'épandre, à t'étouffer de l'intérieur. Tu as sept ans, six ans, neuf ans, pas cinquante comme aujourd'hui. Les mots te font défaut, et aussi les idées. La colère n'est pas encore née, qui te permettra de sortir et regarder. La honte le sait. Cette salope se nourrit du silence et du tabou. Et comme vous faites corps depuis toujours, le tabou c'est toi, l'interdit c'est toi. Rien d'autre n'existe que cette indicible vérité : tu ne devrais pas être. Elle saute aux yeux de tous ceux qui te voient donner la main à ta mère, à ta grand-mère, à ton grand-père. Tu es la pièce rapportée, le produit d'une action contre nature. L'enfant d'un démon incubé ou succube reparti dans son enfer personnel après s'être délesté de sa semence de paria. Tu ne devrais pas être, mais tu es, cela est manifeste. Alors autant se taire et prétendre que tout va bien. Autant vanter les vertus du mélange, faire de toi l'avant-garde d'une humanité métisse, d'un avenir radieux. Autant parler d'autre chose, mais pas de la vio-

lence. Autant oublier la haine, l'amertume, la rancœur. Autant faire comme si. Autant.

Et puis un jour, boum ! La vérité.

Tu as neuf ans et demi, toute ta famille est là. Ta famille blanche dans laquelle tu grandis depuis toujours en faisant comme si toi aussi tu l'étais, en une étrange danse d'évitement du miroir. Ta famille qui t'aime, à sa manière dysfonctionnelle. Ta famille blanche qui t'aime et qui traverse un drame. Ton grand-père perd la boule. Nourriture trop riche, repas d'affaires, cerveau atteint, il ne passera pas l'automne. Tu l'aimes, ton papy, mais aujourd'hui il t'effraie. On dirait qu'il va se cogner aux meubles à force d'aller et venir sans cesse en agitant les bras. Il crie, tempête, on l'a volé, c'est sûr, on l'a volé. Et toi, tu ne peux t'empêcher de penser à Molière. Ma cassette, rendez-moi ma putain de cassette, tas de bâtards ! Pourtant, en temps normal, ton grand-père est gentil, généreux, mais ce soir il a perdu les pédales et personne n'arrive à l'atteindre à l'intérieur de la bulle de colère dans laquelle un court-circuit neuronal l'a enfermé. Les paroles les plus douces ne font qu'attiser sa fureur insensée. Toi aussi tu t'y mets, croyant naïvement en ton pouvoir de petit-fils adoré. Avec tes pauvres bras, tu essaies de l'entourer en lui donnant du « Papy chéri ». Mais autant essayer de ramener à la raison une bête enragée ! Le visage rouge, congestionné, il t'écarte de son chemin, non sans t'asséner au passage un mot dur comme un uppercut et venimeux comme une morsure de vipère. Ça fait tellement mal que tu sens plus rien.

Un mot qui contient bien plus que sa frustration du moment. S'y exprime quelque chose de profond et d'im-

monde : le pus non évacué d'une blessure que tout le monde avait voulu croire superficielle dix ans plus tôt et qui à force d'être ignorée s'était surinfectée. Sa fille et cet Arabe, tout le monde pensait qu'il s'y était fait. Il n'avait même jamais dit grand-chose contre cette détestable union. Dix ans de silence et de rumination avant de tout te balancer. En famille. De bien te faire sentir que cette faute à laquelle tu dois d'exister, jamais tu ne pourras t'en libérer. Elle est ton karma, ta destinée. Sa fille chérie, si belle, avec ses yeux bleus et sa peau de porcelaine. Sa fille que cet Arabe lui a ravie. Bien sûr que le crime de ton père retombe sur tes épaules puisque tu en es le produit. Et maintenant que le cerveau empoisonné par le cholestérol de ton grand-père sait que la dernière ligne droite est entamée, quelles raisons pourrait-il bien avoir de continuer à remâcher sans mot dire sa rage et sa douleur. Autant en finir une bonne fois et expédier ce trait empoisonné qui va se ficher directement dans ton cœur et couper le souffle à toute la famille rassemblée autour du patriarche chancelant. Personne ne sait que dire, que faire. Alors silence ! Chhhhh... Silence. Toi, ta mère, ta grand-mère, ton arrière-grand-mère même, des statues de sel. Vitrifiés, paralysés. Rien ne sera plus comme avant. Un mot prononcé par la personne que tu aimes le plus au monde. Celui qui t'a emmené voir *Il était une fois la révolution* et tu ne sais plus quelle opérette avec Luis Mariano. Tu n'as pas encore dix ans, et, en l'absence de ton père toujours ailleurs, c'est lui le modèle masculin. Solide comme un arbre, juste et droit, il ne se met jamais en colère sans raison. Son amour te semble acquis sans discussion et pour l'éternité. Ton papy, putain ! Un sale mot de lui et ton univers bascule.

Quelque chose comme l'explosion d'une grenade assourdissante au milieu du salon. Chacun reste hébété, sidéré, seul. Lécher ses plaies, regarder si un éclat n'est pas resté fiché quelque part. Et si, bien sûr. Partout. Tu es transpercé d'une multitude d'invisibles shrapnels qui jamais ne quitteront ton cœur ni ton âme. Faudra juste apprendre à vivre avec. Faudra juste apprendre que tu vivais avec depuis toujours. La violence, la douleur, ça sépare, impossible de les partager. Impossible de voir que ta mère aussi a été meurtrie au plus profond de son âme. Jamais elle ne montrera la trace de cette douleur que son père lui a infligée. Mais elle se vengera immédiatement, et sa méchanceté te fera du bien, comme de mordre dans un steak épais et saignant. Très exactement cette sensation carnassière et mauvaise. Ta mère se vengera, oui, d'une parole fielleuse et jouissive que plus tard tu lui reprocheras, tant elle élude l'injure et la honte, contournant soigneusement le trou béant dans le lieu de l'harmonie familiale. Une parole commençant par « puisque c'est comme ça... ». Ces mots qui généralement annoncent que ça va barder pour toi sont pour une fois destinés à un autre, et pas n'importe lequel : celui qui jusqu'à cet instant précis représentait encore la loi et l'ordre. « Puisque c'est comme ça, demain tu vas à l'hôpital. » Avec un sourire mince et tranchant comme le fil d'une épée qui signifie « pour ne plus en sortir ». On élimine le patriarche chancelant et on continue.